

C'était dans la nuit du 25 décembre 1870. Le siège de Paris, avec son cortège de souffrances, de privations, de lamentations et malheureusement aussi de haines, durait déjà depuis de longues semaines. J'étais de service aux retranchements. Ma compagnie se composait de mobiles, braves garçons prêts à toute action de courage, mais pas très forts sur le chapitre de la discipline. Le froid était vif cette nuit; le ciel clair, resplendissant d'étoiles, semblait frissonner; la lune à demi pleine, éclairait de sa pâle lumière une vaste plaine convertie de neige et d'aspect fantastique, et la tranchée des Allemands était si proche de la nôtre que nous entendions leurs « Wer da? » tandis qu'ils percevaient sans doute aussi distinctement le « qui vive! » de nos sentinelles.

Il était bientôt minuit, et je battais la semelle pour me réchauffer un peu, lorsqu'un garçon solide, aux traits fins, à la mine intelligente et énergique, écrit des rangs des autres mobiles et m'adressa cette étrange prière :

— « Mon capitaine, dit-il, puis-je quitter un instant le poste? — Quelle bêtise! Rentrez de suite dans le rang. Croyez-vous que j'aie moins froid que vous? Attendez un peu; tout à l'heure, quand on marchera au feu, vous vous réchaufferez! »

— « Mon capitaine, je vous en prie, donnez-moi la permission. La chose ne demande qu'un instant. Je vous l'assure, vous ne le regretterez pas.

— Mais qui diable êtes-vous donc, et que voulez-vous?

— Qui je suis? X... » Et il me nomma un nom fort célèbre alors dans l'art musical. « Ce que je veux, cela restera, si vous le voulez bien, mon secret. »

— Eh bien, alors, laissez-moi en paix. Je ne veux pas de pareils désordres. Si j'en laisse aller un à Paris cette nuit, je ne vois pas pourquoi je n'y enverrais pas toute la compagnie.

— « Ah! mon capitaine, répliqua-t-il en souriant, ce n'est pas du tout à Paris que je voudrais aller, c'est de ce côté-là! — et il étendait le bras dans la direction des troupes allemandes. Je ne vous demande que deux minutes de congé. »

Sa tenue et son langage avaient éveillé ma curiosité. Je me décidai à lui accorder la permission demandée, non sans lui faire observer qu'il allait probablement au-devant de la mort.

D'un bond, il fut aussitôt hors de la tranchée et fit cinq pas dans la direction de l'ennemi. Au milieu du silence de la nuit, on entendait la neige craquer sous ses pas, et nous suivions des yeux la silhouette noire, que l'ombre produite par la lune allongeait d'une façon étrange. Puis l'homme s'arrêta, fit le salut militaire et entonna à pleine gorge, d'une voix forte et profonde, le beau Noël d'Adam.

C'était si inattendu, si simple; le chant empruntait aux circonstances, à la nuit, à tout l'entourage, une telle grandeur, une telle beauté, que nous tous, nous les Parisiens, sceptiques et railleurs, nous restions d'émotion suspendus aux lèvres du chanteur. Et pareil sentiment dut aussi s'emparer des Allemands. Car, certes, plus d'un là-bas pensait au foyer absent, à la famille réunie autour du poêle de faïence, aux enfants joyeux, dansant autour du sapin illuminé. On n'entendait pas le plus faible bruit, pas un cri, pas un cliquetis d'armes.

Quand mon chanteur eut de sa voix puissante et calme terminé son Noël, il fit un nouveau salut, puis un demi-tour, et, sans se presser, se dirigea vers nos retranchements.

— « Mon capitaine, me voici de retour, dit-il; regrettez-vous votre permission? »

Je n'avais pas encore eu le temps de lui répondre que là-bas, du côté des Allemands, nous vîmes se détacher la haute taille d'un artilleur. Et lui, casque en tête, s'avança vers nous, fit aussi cinq pas, comme l'autre, s'arrêta, salua avec sang-froid et, au milieu de cette nuit d'hiver, au milieu de ces hommes armés jusqu'aux dents, qui depuis des mois ne songeaient qu'à s'entre-tuer, il commença à pleine voix un beau chant de Noël allemand, un hymne de reconnaissance et de foi au pauvre enfant Jésus, venu en ce monde, il y a dix-huit siècles, pour apporter la charité parmi les hommes, pour leur ordonner de s'aimer, et à qui depuis on avait si mal obéi!

Il va de soi que je donnai de suite l'ordre de laisser l'homme chanter tranquillement et de ne pas tirer. Il termina son chant et, quand il arriva au refrain : « Weihnachtszeit, Weihnachtszeit! » alors un seul cri sonore fendit l'air et « Weihnachtszeit! » retentit de là-bas du poste ennemi. Et dans nos retranchements un cri aussi s'éleva, poussé comme par une seule bouche : Noël Noël! et un instant les deux armées ennemies se virent réunies dans une pensée commune.

L'artilleur retourna lentement vers les rangs de ses compatriotes et disparut dans la tranchée.

Quelques heures plus tard, les balles de nouveau pleuvaient des deux côtés.

Eng. GAUFINEZ.

APRES LA BATAILLE

Quelles sont les impressions les plus profondes que laisse dans l'âme du soldat le souvenir du champ de bataille? Un malaise, une angoisse indéfinissable : telle est invariablement la réponse de ceux qu'il nous a été permis de questionner à ce sujet. Parmi les innombrables facteurs qui soumettent l'énergie du combattant à la plus rude épreuve, se range en toute première place, semble-t-il, le vacarme infernal qui règne en maître absolu sur le champ de bataille.

Voici comment s'exprime à ce sujet un écrivain militaire français, M. Girardeau-Monerey :

— Nul n'ignore l'impression d'anxiété que cause le bruit des balles sifflant aux oreilles, car il objective en quelque sorte le danger et détermine, en outre, au point de vue auditif, une excitation interne du système nerveux.

Cette note aiguë qui déchire le tympan et qui vous surprend, criarde, stridente, affecte toutes les gammes et prend parfois, lorsqu'elle est arrêtée dans sa course par un corps humain, un timbre spécial qui faisait comparer ce bruit par les soldats russes à celui que ferait un coup de baguette sur une étoffe épaisse et mouillée. Il produit alors, sur l'oreille et le système nerveux des voisins, une sensation d'angoisse indéfinissable, qu'ils balloquent ne jamais oublier.

Au sifflement des balles de l'ennemi vient se joindre le bruit des détonations des fusils et des canons, qui forme la note dominante sur le champ de bataille. On conçoit l'effet considérable produit par ces excitants auditifs sur les nerfs du soldat, et l'émotion ressentie lorsque ces bruits, au lieu d'être isolés et successifs, arrivent à s'unir en un vacarme assourdissant où se confondent le tonnerre de grosses pièces d'artillerie, l'aigre sifflement des balles, le monotone crépitement des mitrailleuses et l'éclatement hurlant des shrapnells. On comprend que le tireur « salue » les balles, courbe la tête au début de l'action, s'efface, s'effondre même parfois sous leur passage, et cela malgré lui, malgré ses qualités morales. »

\* \* \*

LA PEUR AU COMBAT

La Revue du Mois consacre un article à « La peur au combat ». L'auteur note ses observations personnelles sur le sujet, en rappelant les moyens employés pour affranchir le soldat de l'influence de l'objet qui lui fait peur. L'action intellectuelle, qui détourne l'attention de l'homme du danger en présence duquel il se trouve, est un des moyens les plus salutaires. Mais il y a aussi l'action morale, l'action personnelle du chef sur sa troupe.

L'éducation militaire développe le sentiment du devoir, mais elle ne le crée pas. Jamais le soldat n'obéirait à ses chefs, si, jusqu'à l'âge de 20 ans, il n'avait obéi à ses parents, à ses maîtres, aux patrons qui l'ont employé; si ses parents eux-mêmes n'avaient obéi avant lui. Le sentiment du devoir est le résultat de notre éducation antérieure et de celle des générations qui nous ont précédés. Au premier rang des stimulants susceptibles de le fortifier, il faut compter les sentiments de confiance et d'affection que le chef inspire à sa troupe.

« Tant que je serai aimé de mes soldats, a dit le général Desaix, je suis sûr de la victoire. »

On ne saurait trop affirmer ce que peut faire, pour aider le soldat à triompher de la peur, l'action personnelle du chef, qui, par sa manière d'être avec ses hommes, s'est rendu digne de leur attachement.

Le chef dont les moyens d'action se réduiraient à l'exercice de ses pouvoirs disciplinaires serait sûr de n'être pas suivi; car il n'y a pas de locaux de punition à la guerre.

N'est-il pas regrettable qu'il y en ait encore en temps de paix? Passe encore l'emprisonnement d'un soldat condamné par un conseil de guerre, puisque, dans la justice civile, on a recours à ce moyen de répression; mais enfermer un homme qui a désobéi ou qui est rentré en retard, lui imposer ainsi la contagion de mauvais sujets qui le féliciteront d'avoir mal fait, c'est affaiblir en lui les ressorts intellectuels et moraux, les plus susceptibles d'agir efficacement au combat.

L'exemple est le premier des auxiliaires du chef à la guerre. Cet exemple, le chef doit le donner dans toutes les circonstances de service et particulièrement au feu. A ce moment, la troupe a les yeux fixés sur lui. De son attitude, dépendra celle de ses subordonnés.

# L'École PIGIER

Rue du Pont-Neuf, 60

BRUXELLES

que se donnent d'une manière individuelle les leçons de sténo-dactylographie.

En mettant ceux-ci au courant de la mission confiée à leur unité, en les prévenant de ce qui peut arriver, il diminuera chez eux l'angoisse de l'inconnu et l'appréhension du danger.

En faisant avec calme quelques observations visant le détail de la manœuvre, l'utilisation des abris, le placement des hausses, l'espace-ment des tirailleurs; en laissant échapper, de temps à autre, une interjection un peu vive, au besoin, une bonne plaisanterie, il fera croire aux hommes qu'il n'y a rien à craindre. Le chef qui s'inquiète, s'agite, vocifère, prépare une troupe de poltrons. On ne le suivra pas.

En garnison, le chef a dû faire l'éducation morale de sa troupe; non, comme certains le conçoivent aujourd'hui, dans d'éloquents conférences, mais dans de simples causeries, dans des entretiens familiers, où, visant le moindre incident de la vie journalière, il leur a dit ce que tout homme de cœur pouvait dire, ce que ses subordonnés savaient peut-être déjà, mais n'avaient jamais entendu dire aussi simplement et aussi bien.

En se faisant ainsi, dit un des meilleurs règlements de manœuvre, non seulement l'instructeur de ses hommes, mais encore leur éducateur, l'officier affirme sa supériorité intellectuelle et morale; il crée la confiance qui doit exister entre le chef et le soldat. C'est grâce à cette confiance et à la subordination volontaire qui en résulte, que le « suivez-moi » du chef ne sera jamais un vain mot, et que là où il ira il trouvera derrière lui le soldat.

Ces quelques lignes résument toute la théorie de la subordination volontaire, si attaquée dans ces dernières années, certains la considérant comme une abominable négation de tout esprit de discipline.

Sans doute, il n'était pas question de discipline consentie dans l'ancienne armée. On n'aurait pas osé accoupler ces deux mots dans un texte de règlement; mais les idées qu'ils expriment se trouvaient rapprochées dans les faits; car c'est volontairement et non par crainte des punitions que les hommes suivaient leurs chefs au combat.

\* \*

## LA CAMPAGNE DE RUSSIE ET LES BELGES

En 1812, lors de la campagne de Russie, nos compatriotes étaient nombreux dans les rangs de l'armée française. Il suffit, pour en avoir une idée, d'ouvrir les *Fastes militaires des Belges au service de la France (1789-1815)*, du regretté général F. Bernaert. Et, il y a deux ans, en un important recueil de documents relatifs à cette campagne, M. Arthur Chuquet analysait trois lettres du soldat Delvau, fils d'un aubergiste de Dinant, lequel était entré en 1812 au 6<sup>e</sup> régiment des grenadiers tirailleurs de la garde impériale.

Dans la première, datée de Courbevoie, 24 mars, il annonce qu'il part pour Magdebourg.

Dans la deuxième, qu'il envoie de Saint-Avoid, le 18 avril, il écrit cette phrase curieuse, écho d'ailleurs des bruits auxquels donnaient lieu les préparatifs de Napoléon :

« Nous allons aux Grandes-Indes; il y a treize cents lieues de Paris. »

Et il prie son père de lui envoyer de l'argent à Mayence :

« Quand je serai plus avant, il sera impossible de m'en envoyer. Plus vous m'en enverrez, plus de plaisir vous me ferez, car celui qui n'a pas d'argent est bien malheureux. »

La troisième lettre a été écrite le 9 juin, à Posen, et elle exprime l'orgueilleuse confiance et le bel entrain de la jeunesse. Delvau croit toujours qu'on va aux Grandes-Indes; d'autres assurent qu'on va en Egypte, mais cela lui est bien égal; il aime à voyager et il voudrait être le Juif-Errant pour parcourir le monde entier :

« Nous entrerons d'abord en Russie, où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour aller plus avant. Mais nous aurons bientôt arrangé ce petit empereur de Russie à la sauce blanche. Quand il n'y aurait que moi, c'est assez! Ah! mon père, il y a une fameuse préparation de guerre! Nos anciens soldats disent qu'ils n'en ont jamais vu une pareille; c'est bien la vérité, car on y conduit des vivres à grandes forces. »

Je ne crois pas que le pauvre garçon ait revu son pays.

Et le sort du père de Charles Rogier, le connaissons-nous un jour?

« Les ancêtres de Rogier, ai-je écrit en 1885 dans ma biographie populaire du grand patriote, habitaient le petit village de Renlies, dans l'arrondissement de Thuin, à sept lieues de Charleroi. Ils quittèrent le Hainaut pour aller vivre dans le Nord de la France, et le père de notre héros, Firmin-Noël-Albert Rogier, un vaillant soldat de la première République française, après avoir résidé à Cambrai, après avoir commandé les citadelles de Doullens et de Ham, alla s'établir avec sa famille à Saint-Quentin.

« C'est à Saint-Quentin que naquit, le 17 août 1800, Charles Rogier.

« Nos provinces avaient été annexées à la France; et lorsque l'Empire eut succédé à la République, l'union des deux pays sembla être devenue plus intime encore. En 1812, après avoir perdu son mari, qui mourut dans la campagne de Russie, Mme Rogier, chargée d'une nombreuse famille, vint se fixer à Liège, où un de ses fils, Firmin, était déjà professeur au Lycée impérial et où ses filles établirent un pensionnat. »

Un procès dont on retrouvera les pièces dans la *Belgique judiciaire* de 1862 et le beau livre d'un érudit mort récemment, Ernest Discailles, *Charles Rogier*, nous ont donné déjà quelques précisions.

En 1811, l'Empereur ayant fait appel aux anciens militaires encore en état de servir, le père de Charles Rogier se mit à la disposition du ministre de la guerre. Il fut, quelques mois plus tard, attaché au quartier général de la Grande Armée, dans le service de l'administration des vivres, et partit pour la Russie au commencement du mois de mai 1812.

Sa femme reçut de lui quelques lettres. La première est du 7 mai 1812, l'avant-veille du jour où Napoléon allait quitter le Palais des Tuileries pour commencer la campagne fameuse. Les suivantes sont écrites de Mayence, puis de Vilna, où l'Empereur avait pris ses quartiers. Rogier annonce à sa femme que l'ordre a été donné de marcher sur Moscou. Et une dernière lettre, qui a été imprimée avec la date (très douteuse, d'après moi) du 1<sup>er</sup> novembre, se termine ainsi :

« Dis à nos bons enfants que mon amour pour eux n'a pas de bornes; dis-leur qu'ils pensent souvent à leur père, qu'ils m'aiment toujours bien; dis-leur que je compte sur eux pour rendre nos vieux jours heureux; dis-leur enfin qu'ils suivent l'impulsion de leur cœur. Adieu, porte-toi bien, aime-moi bien, sois tranquille, heureuse et forte. Tu es mère, pense à tes enfants, pense à ton mari! »

Aucune nouvelle n'arriva plus de Russie....

\*\*\*

Qu'advint-il du père de Rogier? On n'a jamais pu obtenir un renseignement positif.

Aux questions anxieuses de Mme Rogier, le régisseur général des vivres répondait que peut-être son mari était du nombre de ceux qui, n'ayant pu suivre la marche de l'armée, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi à Vilna ou à Kovno. Un compagnon d'armes renversait cette hypothèse en apportant un témoignage d'après lequel Rogier était allé de Vilna à Smolensk et n'aurait même pu être fait prisonnier qu'après avoir quitté cette dernière ville, « dont il était parti à temps... » Ce n'est qu'en 1862 qu'une lettre de M. de Kerckhove fit un peu plus de lumière :

« Vous n'ignorez pas, Monsieur le Ministre, qu'il reste aujourd'hui peu de Belges qui aient fait la campagne de Russie : je crois ne pas me tromper en affirmant que, dans ce nombre, je suis le seul survivant de ceux qui ont assisté à l'incendie de Moscou. Avant d'en venir là, j'avais été, au commencement de 1812, en sortant de l'Université, attaché comme médecin au grand quartier général de l'armée française....

« Pendant que je me trouvais au grand quartier général, je fis, à Mayence, à l'*Hôtel de Paris*, où je dinais, la connaissance d'un monsieur Rogier, directeur ou inspecteur dans l'administration des vivres. Quoique plus âgé que moi, il me prit en affection, et, depuis ce jour, des relations d'amitié s'établirent entre nous. Je le revis successivement à Erfurt, à Magdebourg, à Berlin, à Posen, à Torn, à Mariempol, à Kovno, à Vilna, et enfin — car ce fut la dernière fois — à Viazma, où j'étais chargé de la direction du service médical du 3<sup>e</sup> corps. Là, nous dinâmes encore ensemble, « à la gamelle », avec le payeur du 3<sup>e</sup> corps, Le Sergeant, de Saint-Omer. »

Ainsi furent perdues les traces de Firmin-Noël-Albert Rogier. Quelque document, arraché aux archives, russes ou françaises, viendrait-il nous dire comment se termina sa vie?

Il faut, me paraît-il, en abandonner l'espoir. Je me suis autrefois vainement adressé à Paris; et, il y a quelques mois, M. Goriainov, directeur des Archives impériales de Petrograd, m'écrivait qu'il n'avait rien trouvé — notamment dans les lettres adressées par des soldats de la Grande Armée à des parents, à des amis, et qui, tombées pendant la retraite aux mains des cosaques harcelant l'armée française, sont aujourd'hui conservées parmi les saisissants souvenirs de la lutte géante.

A. BOGHAERT-VACHE.

# LE " PRIEURÉ ,, D'AUDERGHEN

S O N

## " Anisette Marie-José "

### SIEGES CELEBRES

A propos de la chute de Kut-el-Amara, une revue a publié le tableau suivant des sièges célèbres dans l'Histoire :

Troie fut assiégé pendant dix ans, de 1164 à 1174 avant J.-C., et finalement prise par stratagème.

Calais, en 1346-1347, dut se rendre aux Anglais au bout d'un an.

Constantinople fut pris par les Turcs en 1453, après un siège de cinquante-trois jours. La chute de cette ville marque la fin du moyen âge.

Londonderry, en Irlande, en 1688-1689, fut assiégé pendant cent et un jours par les Anglais, qui finirent par débloquer la ville.

Québec, en 1759, se rendit après un siège de trente jours.

Gibraltar, de 1779 à 1783, subit un siège de quatre ans de la part des Anglais, qui abandonnèrent la lutte.

Cadix, de 1810 à 1813, fut assiégé pendant deux ans et demi. Le siège fut levé également.

Sébastopol soutint, de la part des Français et des Anglais, alliés contre les Russes, un siège de trois cent trente jours et finit par capituler.

Kars, en 1855, fut pris après un siège de cent soixante-deux jours.

Lucknow fut assiégé pendant quatre-vingt-sept jours, en 1857, et finalement délivré.

Vicksburg, en 1863, dut se rendre après un siège de cent trente-cinq jours.

Metz, en 1870, capitula après un siège de cinquante quatre jours.

Paris, en 1870-1871, se rendit après un siège de cent vingt-neuf jours.

Plevna, en 1877, subit un siège de cent quarante quatre jours avant de capituler.

Ladysmith, en 1899-1900, supporta un siège de cent vingt jours de la part des Anglais.

Kimberley, en 1899-1900, également pendant la guerre des Boers, eut à endurer un siège de cent vingt jours avant de se rendre.

Mafeking, toujours pendant la guerre des Anglais contre les Boers, de 1899 à 1900, résista pendant deux cent quatorze jours.

Port-Arthur, pendant la guerre russo-japonaise, de 1904 à 1905, soutint un siège de deux cent dix jours avant de capituler.

Andrinople, au cours de l'avant-dernière guerre balkanique, en 1912-1913, fut assiégé pendant cent cinquante-cinq jours, puis se rendit aux Bulgares.

Le journal oublie de mentionner un des sièges les plus célèbres de l'Histoire, celui d'Ostende par les Espagnols, conduits par Spinola, sous Albert et Isabelle, qui dura trois ans, de 1601 à 1604.

### LES BELLICERANTS

Les esprits timorés, que les chiffres fatidiques horripilent, ont lieu de se montrer inquiets. En effet, treize peuples participent à la guerre actuelle. Du côté des puissances centrales : l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie; de l'autre côté : la Russie, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Italie, le Monténégro, la Serbie, le Portugal et le Japon.

Les neuf Etats alliés n'ont pas tous, toutefois, déclaré la guerre aux puissances centrales.

Se trouvent en état de guerre : l'Allemagne avec huit Etats (sans l'Italie); l'Autriche-Hongrie avec neuf; la Bulgarie avec six (Russie, Angleterre, France, Italie, Monténégro et Serbie); la Turquie avec six (les mêmes que ci-dessus).

Du côté des Alliés : la Russie avec quatre (Allemagne, Autriche, Bulgarie et Turquie); l'Angleterre avec les mêmes quatre Etats; la Belgique avec deux (Allemagne et Autriche); la France avec quatre (les mêmes que la Russie et l'Angleterre); l'Italie avec trois (Autriche, Turquie et Bulgarie); le Monténégro avec quatre (Allemagne, Autriche, Turquie et Bulgarie); la Serbie avec les mêmes quatre Etats; le Portugal avec deux (Allemagne et Autriche); le Japon avec l'Allemagne et l'Autriche.

Si l'on additionne les chiffres, on arrive à un total de cinquante-huit, mais, comme chaque guerre, est calculée en double, par ennemi et ami, le total doit être partagé en deux. Il y a donc vingt-neuf guerres qui sévissent sur notre hémisphère.

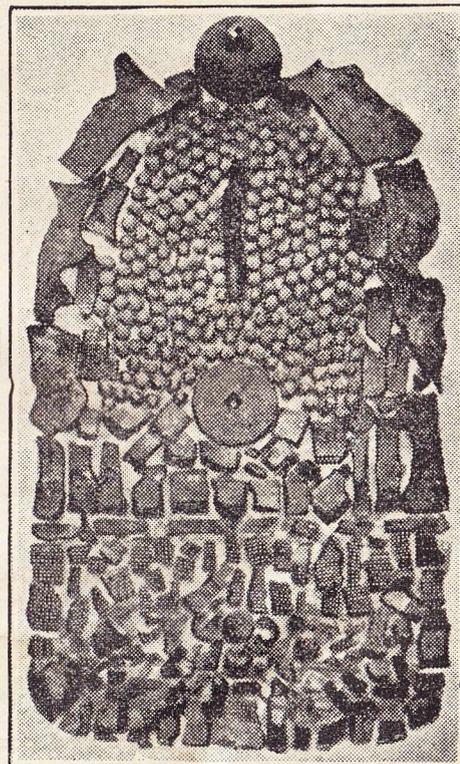
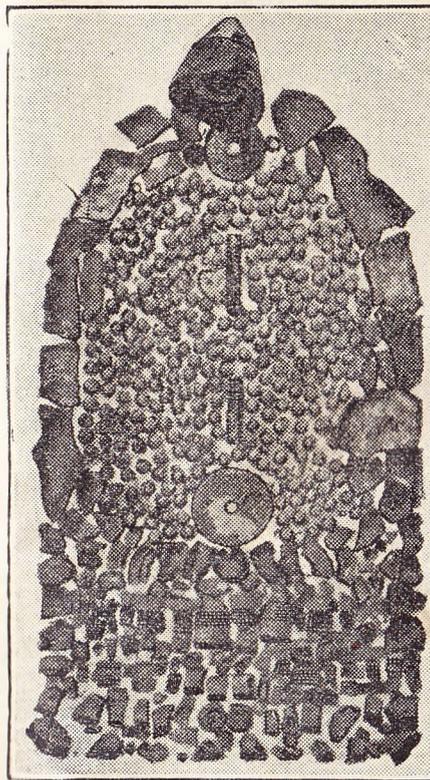
Pour être complet, nous devons y ajouter San Marino et la République de Couanani.

Couanani? direz-vous. Mais oui, un tout petit Etat, grand comme un mouchoir, situé entre la Guyane française et le Brésil, proclamé indépendant en 1886. La majeure partie de la population se compose d'anciens convicts échappés ou libérés. Le président de la République, Adolphe Beaufort, sixième du nom, lui-même un ancien officier échappé du bagne, convoqua le parlement couanien quand la guerre mondiale éclata, proposa d'envoyer l'armée de la République, forte de 300 fusils, sur le théâtre des opérations du côté des Alliés, et déclara incontinent la guerre à Guillaume II et à François-Joseph. Les 300 lascars arrivèrent en France, furent incorporés dans la Légion étrangère et subirent le premier assaut lors de l'attaque du bois Sabot. Il ne doit plus guère en rester.

### LES OBUS A BALLES

Il a été dit que l'invention du shrapnell revenait à l'officier anglais de ce nom qui l'expérimenta pour la première fois en Espagne dans les rangs de l'armée de Wellington. Mais déjà, sous le règne de Louis XIV, on connaissait les obus à balles qui, se perfectionnant dans la suite, remplaçaient petit à petit les primitifs boulets.

Toute distinction cessa entre les obus et les boulets quand l'adoption des bouches à feu rayées permit d'employer des obus allongés ou cylindriques.



Les shrapnells, dont la carcasse et le contenu ont été reconstitués sur ces deux photographies, sortent du canon, animés d'un puissant mouvement de rotation. La fusée qui se trouve à l'avant est réglée de manière à provoquer l'éclatement des 300 balles à hauteur voulue avant que l'obus ait touché le sol.

# Voici une Preuve entre toutes indiscutable



Photo de M. Pierre HANON (chauve depuis deux ans)

Rue Sainte-Walburge, 115, LIÈGE

Résultats obtenus en huit mois, grâce à l'emploi de la

## SEVE WY

Ce produit ne se vend chez aucun coiffeur.

Seul et unique dépositaire :

**M. WYNEN** 50, Rue Saint-Gilles, 50  
LIÈGE

dro-cônes, possédant à la fois les propriétés de ces deux sortes de projectiles. L'ogive de ces obus constitue, en effet, une partie pleine, qui peut être rendue aussi épaisse et solide qu'on le désire, de manière à produire les effets de choc et de rupture du boulet.

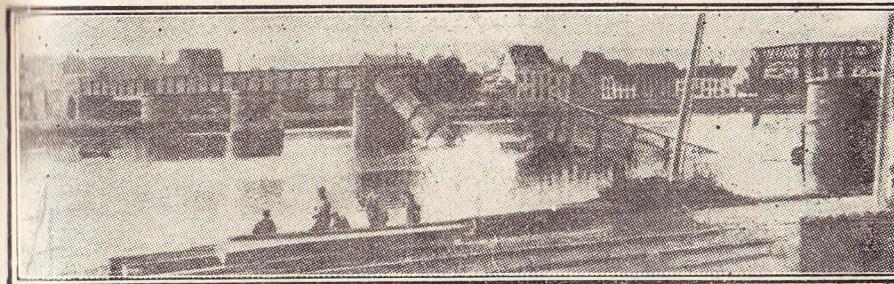
Pour faire des obus à balles, on ne pouvait se borner à mêler les balles à la poudre; les chocs, au moment du tir, auraient pu briser les projectiles. C'est pourquoi, on divisa plus tard la cavité de ces obus à balles en deux parties par un diaphragme, au-dessous duquel les balles furent agglomérées, la poudre étant placée dans la chambre supérieure.

L'obus à mitraille, employé généralement dans l'artillerie moderne, est formé d'une enveloppe très mince en tôle d'acier, remplie de galettes en fonte à fragmentations séparées par des rainures, et présentant des alvéoles où sont logées des balles en plomb durci. Au-dessus de la partie cylindrique ainsi formée, se trouve, dans l'ogive, une grenade en fonte qui contient la charge d'éclatement de la fusée.

\* \*

### QUELQUES ROLES DESTRUCTIFS DU GÉNIE

Le rôle destructif du Génie est, non seulement l'inutilisation des voies de communication, comme les ponts et les routes, mais aussi l'établissement de fourneaux de mines spéciaux, d'inondations artificielles et temporaires. A lui incombe le soin de détruire les communications téléphoniques et télégraphiques optiques, ainsi que les voies ferrées situées à proximité de l'ennemi.



ont détruit à Visé par le Génie belge

Le Génie doit, de plus, concourir à l'anéantissement des ouvrages ennemis en creusant de longues galeries de mines souterraines, en chargeant et en faisant partir des fourneaux remplis d'explosifs disposés par ses soins à l'extrémité de ces galeries. C'est aussi le Génie qui, dans certains cas, installera les fougasses, terribles mines à fleur de sol chargées de poudre que recouvre un monceau de pierres et qui, en éclatant, enflammées de loin par un courant électrique, couvrent les colonnes d'assaut d'une grêle peut-être médiocrement meurtrière, mais à coup sûr d'un effet moral considérable, car l'homme est ainsi fait qu'il préfère marcher à découvert contre une batterie d'artillerie tirant à toute volée, danger visible et connu, plutôt que sur un sol miné capable de s'ouvrir traitreusement sous ses pas.

\* \*

### LES SUISSES ROIS DU TIR

Le Suisse est, dès son enfance, familiarisé avec l'habitude de tirer. Aussi, l'adolescent appelé à faire son service militaire présente-t-il déjà de très remarquables aptitudes dans cet important domaine, et il n'a plus qu'à se perfectionner.

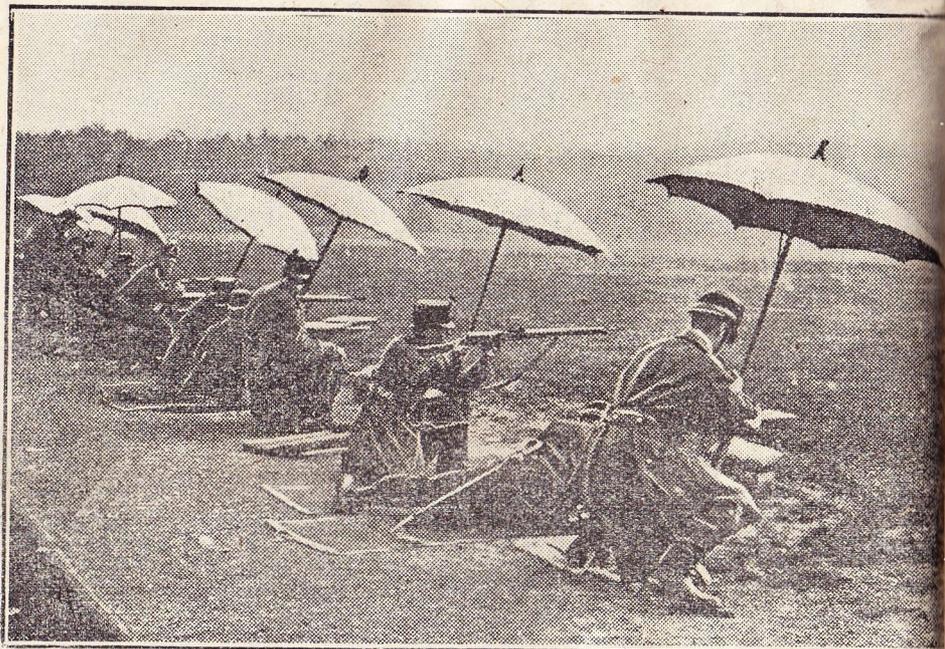
Avec la table de tir, qui permet de pointer exactement le fusil de la recrue lui est, par ses chefs, démontré comme tirant bien, ce qui rend au soldat les excuses impossibles, tout en lui donnant pleine confiance en son arme.

Pendant le tir, dans les différentes positions et distances, le résultat de chaque coup est indiqué par des disques de différentes couleurs, mais, avant, le soldat doit lui-même indiquer l'endroit où la balle a touché.

C'est ainsi que l'on force, là-bas, l'individu à se rendre compte dans quel point de la cible il a visé.

Ne vous engagez pas dans la carrière commerciale sans connaître  
a) la comptabilité et le droit commercial; b) la sténographie et la  
dactylographie; c) les langues modernes. -- Ecrire à l'

**INSTITUT PHILOTECHNIQUE** 8 RUE LUGÈNE VEREGGEN, 8  
-- BRUXELLES --



Fantassins suisses s'exerçant au tir à l'École des recrues

Au cours des exercices préparatoires, les officiers s'efforcent d'ailleurs de développer, avant tout, le zèle et le plaisir du tireur, en lui faisant comprendre que, s'il se donne de la peine, il peut toucher le centre de la cible. C'est pourquoi on lui facilite la tâche en le faisant de préférence tirer à l'ombre, en lui permettant de se reposer lorsqu'il est fatigué ou peu disposé. En encourageant l'homme de cette manière, l'instructeur a comme objectif unique de guider son élève vers de bons résultats. C'est ainsi que le système suisse ne paraît pas préparer directement à la guerre. Mais n'importe, l'homme qui tire consciencieusement dans son stand ne manque pas la cible vivante de l'ennemi.

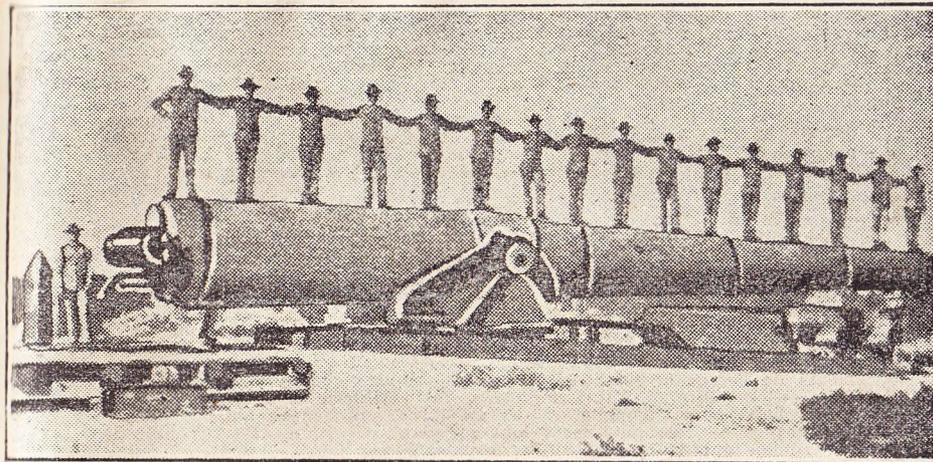
### COMMENT L'ARTILLERIE SERT LA DEFENSE COTIERE

Dans les régions exposées à des incursions maritimes, la défense fixe de terre est confiée à des batteries de côte, dont les unes, dites de rupture, sont destinées à tirer jusqu'à 1500 ou 2000 mètres au plus contre les cuirassés cherchant à forcer une passe ou l'entrée d'une rade; tandis que les autres, dites de bombardement, cherchent à tenir à distance les navires ennemis qui s'approchent pour bombarder certains points de la côte. Les batteries du premier genre sont, en général, établies sur des points peu élevés, de façon que leur tir ne soit pas trop plongeant et qu'elles ne soient pas trop exposées elles-mêmes aux coups à grande distance; les batteries du second genre sont établies plutôt sur les hauteurs, afin d'avoir des vues plus étendues.

L'artillerie de côte, qui arme ces deux espèces de batteries, comprend, comme pièces de rupture, des canons longs en acier, dont ordinairement les calibres vont de 15 à 45 cm. et les poids de 40 à 120 tonnes. Comme

pièces de bombardement, elle comprend, outre la plupart de ces mêmes canons longs, des canons courts ou mortiers rayés, lançant des obus à grande charge d'explosifs puissants, des calibres de 27, 30, 34, puis des pièces légères à tir rapide, de calibre voisin de 10 cm.

Les projectiles lancés par certains canons n'agissant que par le choc, on a dû s'efforcer de leur donner une aussi grande force vive que possible et, pour cela, leur imprimer une grande vitesse centrale, d'où emploi de fortes charges de poudre et, par suite, nécessité de donner une certaine épaisseur de métal aux canons, en même temps que beaucoup de longueur, tant pour permettre à la charge de brûler à peu près complètement avant la sortie du projectile, que pour mieux assurer la direction de celui-ci. Ainsi s'expliquent les canons démesurés que l'on rencontre dans certains pays et dont notre illustration donne un exemple.



Une grande pièce d'artillerie côtière

### LES METHODES DE LA GUERRE

De même qu'elle a son esprit, la guerre possède ses méthodes qui découlent de l'esprit.

Quelles peuvent bien être les méthodes de la guerre, quelles sont ses différentes idées? En faisant abstraction de certaines variations de détail, la méthode semble se différencier, principalement dans trois procédés: la *ruée*, la *ligne* et la *masse*.

La *ruée*, c'est la façon primitive de combattre. Les barbares, sans ordre, sans formation, pêle-mêle, en masses hurlantes et déchainées, se jettent sur la proie qu'ils convoitent.

C'est une bataille acharnée, où les pieds et les poings jouent un rôle aussi important que les flèches et les piques.

Cette méthode, que la civilisation a abandonnée, n'est plus guère usitée que chez certaines peuplades sauvages.

La *ligne*, c'est un mode régulier, tout préparé d'avance. C'est le genre adopté sous l'ancienne monarchie. Les deux armées ennemies se rencontrent dans une plaine, s'alignent l'une en face de l'autre. On se tire quelques coups de canon et de fusil, puis ceux qui se sentent les plus forts marchent sur la ligne adverse: celle-ci fait demi-tour et se retire en bon ordre.

Il suffit, pour comprendre cette ordonnance particulière, de relire les récits de la bataille de Fontenoy: Tirez les premiers! — Après vous! — Je n'en ferai rien! etc.

Le plus souvent, on préférerait se livrer à une démonstration, en faisant le siège d'une place forte.

La guerre de siège caractérise principalement le règne de Louis XIV.

La *masse* reste, elle, le procédé de ceux qui veulent la victoire, à tout prix. Tous les grands conquérants s'en inspirent: Alexandre a sa phalange, César ses légions, Napoléon sa Grande Armée.

Le but à atteindre ici est tout autre : il consiste à détruire, avant tout, l'ennemi. Pour atteindre ce résultat, la ligne, de profondeur trop faible, est impuissante : seule la masse permet de frapper sans relâche, comme avec un maillet. Cette tactique fut mise en pleine lumière par le grand Napoléon, qui s'en inspira dans toutes ses guerres. Toutes les batailles qu'il gagna, le furent grâce à ce procédé : Austerlitz, Iéna, Wagram...

La même tactique fut employée par les Allemands en 1870, tandis que les Français, eux, semblaient l'avoir oubliée : ils paraissaient être retombés aux errements de la ligne.

C'est ainsi qu'à Saint-Privat, les corps français se trouvaient déployés sur deux lignes minces, longues de plusieurs kilomètres. Ils attendaient la bataille, placés comme pour une revue à Longchamp! Les corps allemands, eux, manœuvraient par masse et l'un d'eux, la garde prussienne, fonça comme un coin, au village de Saint-Privat, dans la ligne française et la coupa en deux.

La physionomie d'une bataille moderne, d'après ces données, semble donc se fixer comme suit, ainsi que le démontre le colonel Royet :

« Des forces échelonnées en profondeur, une partie vient se fondre sur la ligne de feu, assure la préparation; une autre partie est réservée pour le choc, l'acte décisif.

» L'ordre dispersé remplace les formations rigides. Il se développera de plus en plus avec la longue portée des armes à feu, la rapidité et les effets meurtriers du tir; il nous conduira au procédé de l'infiltration invisible, seul procédé possible avec les fusils et les canons actuels. »

\*\*\*

Quelles sont, maintenant, les règles de la guerre?

Le colonel Royet prétend qu'il n'y en a que quatre, primordiales, et que les chefs d'armée ne doivent et ne peuvent jamais méconnaître ni oublier. Ces règles, les voici : Sécurité. — Offensive. — Économie des forces. — Union des armes. Expliquons-nous.

*Sécurité.* — Le premier devoir d'un chef est de garantir sa troupe contre l'inattendu, la surprise. Voilà pourquoi il faut, en avant des troupes, des avant-gardes chargées de protéger l'armée et de surveiller les mouvements de l'ennemi. Retenons cette règle absolue : le gros d'une troupe doit toujours être à l'abri des coups de l'artillerie ennemie. Les avant-postes doivent être complétés, eux aussi, par un service intense de patrouilles et de reconnaissances loin en avant des lignes. C'est l'oubli de ce principe qui fit battre les Français à Wissembourg, Rezonville, Saint-Privat...

*Offensive.* — Il y a un intérêt puissant, surtout au point de vue moral, à frapper le premier et à frapper jusqu'à ce que l'ennemi soit à terre. Il est indispensable, une fois la guerre déclarée, d'attaquer l'ennemi sans attendre son bon plaisir. Toujours, la défensive est vouée à l'insuccès. Parfois, évidemment, il faudra se tenir sur la défensive, mais encore faut-il que cette dernière soit agressive et comporte des contre-attaques vigoureuses.

Il faut imposer sa volonté à l'ennemi et seule l'offensive peut amener ce résultat.

*Économie des forces.* — Le bonhomme La Fontaine a dit : « Il n'est pas besoin d'une massue pour assommer une mouche. » Il avait raison. Il n'est pas besoin de dépenser un bataillon lorsqu'il suffit d'une compagnie ni d'engager une division lorsqu'un régiment peut mener à bien une affaire, à lui tout seul. Par contre, l'économie des forces exige aussi qu'on n'immobilise pas inutilement des réserves en arrière du champ de bataille, ainsi que fit Bazaine, le 18 août 1870, en maintenant toute une journée, l'arme au pied, les 30,000 hommes de la garde, à quelques kilomètres de Saint-Privat, où se jouait le sort de l'armée de Metz. L'économie des forces exige donc de disposer les armées le plus judicieusement possible, en faisant le moins de dépenses inutiles, mais aussi en ne refusant pas de les faire quand elles sont nécessaires. Toutes les bonnes ménagères nous comprendront et se rendront compte du sens exact à attacher à ces mots d'économie des forces.

*Union des armes.* — Il faut une liaison étroite entre les différentes armes : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, même automobilistes, cyclistes et aviateurs. Séparément, ces diverses formations ne peuvent faire grand'chose, il faut qu'elles marchent d'accord.

A tous les moments, les armes ont besoin les unes des autres. Elles doivent s'entraider, elles doivent surtout coopérer au même travail et se considérer comme les différents rouages d'une machine, l'armée, que fait se mouvoir un ouvrier habile et sûr, le généralissime.

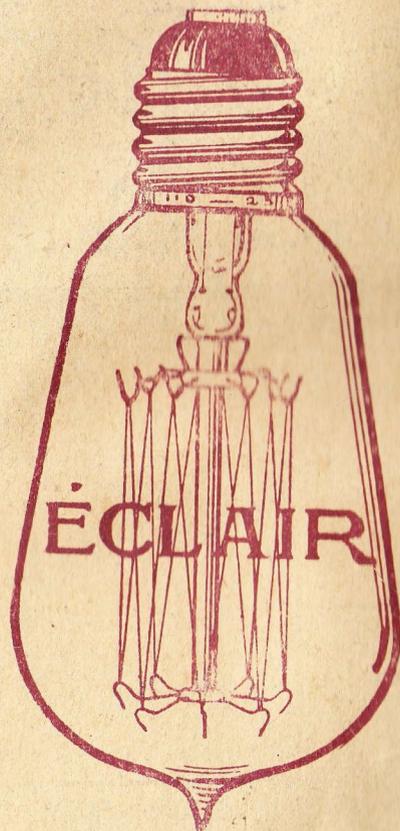
René MARZANS.

\* \* \*

# Lampe "ÉCLAIR,"

Fabrication exclusivement Belge  
UN WATT PAR BOUGIE

En vente chez tous les Electriciens



En vente chez tous les Electriciens

DEMANDEZ "ÉCLAIR,"  
LA MARQUE "ÉCLAIR,"  
dans les bonnes Maisons de gros  
s'occupant d'électricité.

Manufacture Belge de Lampes Electriques  
QUAI DU HALAGE, 55, BRUXELLES



2<sup>e</sup> ANNÉE

2<sup>e</sup> ANNÉE

## ALMANACH RETROSPECTIF

ACTUALITES  
1914-1916

**1917**

ACTUALITÉS  
1914-1916

Almanachs de jadis. — Lettres de Soldats. — Récits de Guerre. —  
Autour de la Guerre. — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. —  
Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature. — La Vie  
Fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle  
en caricatures. — Questions sociales. — Les Loyers. — Un peu de  
Géographie. — Chronique de la Mode. — Sports. — La page du  
Médecin. — Plats de Guerre.

**PRIX : 30 CENTIMES**

LES ÉDITIONS BRIAN HILL, Rue de l'Arbre-Béniit, 106 b, XL.

# L'AVENIR FAMILIAL

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

GÉRANTE D'ASSOCIATIONS MUTUELLES  
ÉPARGNE - VIE - ACCIDENTS

SIÈGE SOCIAL :

Boulevard Anspach, 148, Bruxelles

## SOUSCRIPTIONS RECUEILLIES

Au 31 Juillet 1911 . . . . .	2,354,046	Francs.
— 1912 . . . . .	7,063,198	—
— 1913 . . . . .	12,553,343	—
— 1914 . . . . .	18,150,473	—
— 1915 . . . . .	23,272,281	—

L'AVENIR FAMILIAL ne fait pas de promesses illusoire ; ce qu'elle veut, c'est donner à l'épargne de ses sociétaires, au moment de la répartition, le maximum de rendement que comporte une saine et juste opération. Ce qu'elle a voulu dès sa constitution, c'est s'entourer des plus hautes sûretés de gestion et d'administration.

*La Société prend en considération toute demande sérieuse de collaboration et d'inspection.*

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PEINTURE & DÉCORATION

**HENRI JONCKHEER**, — 6 RUE FLORÉ, 6 —  
ETTERBEEK - BRUXELLES

ENSEIGNES, LETTRES, CALICOTS. — ON TRAITE A FORFAIT

LES SOIRÉES TOUT BRUXELLES, MONDAIN, ÉLÉGANTE,  
ARTISTE SE REND

au **MERRY GRILL**

Place Sainte-Cathérine, 18, BRUXELLES

**HOTEL-RESTAURANT DUPÉRAY**

Quai au Bois à Brûler, 3. — Grands et Petits Salons.

## A nos Lecteurs,

En publiant notre deuxième Almanach qui a, comme le précédent, particulièrement rapport aux événements actuels, nous avons eu pour but de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, et cela malgré les augmentations exorbitantes des papiers, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis août 1914.

Nous avons pour ainsi dire complètement renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire, qu'abordaient ordinairement les almanachs et qui n'étaient pas toujours des plus spirituels.

Nous nous sommes appliqués à faire mieux encore que l'année dernière, encouragés par une vente de plus de 100,000 almanachs en 1916. Nous avons agrémenté notre édition de quantité de gravures instructives et amusantes. Nous ne désespérons pas, du reste, si le papier nous le permet, de faire deux ou trois éditions différentes.

Nous présentons à nos lecteurs et annonceurs, avec nos remerciements pour la faveur qu'ils ont toujours accordée à nos éditions, nos meilleurs vœux pour 1917.

**Les Editions Brian HILL.**

Couverture et caricatures  
dessinés par Eug. Debrès  
Rue Ribeaucourt, 14, Bruxelles

Encre et papiers de fortune.

# LA FAMILLE

Société Coopérative pour Bourgeois et Employés

165, Rue du Midi, 165, BRUXELLES

Denrées Alimentaires. — Bières. — Viandes et Salaisons.

Articles de Ménage. — Charbons, etc., etc.,

A ÉGALITÉ DE PRIX, QUALITÉ SUPÉRIEURE!

Maison spécialement recommandée pour VOITURES, JOUETS, POUPIÈES



**FETES MOBILES DE 1917 A 1925**

1917. — Nombre d'or : 18; Epacte : 6; Cendres : 21 février; Pâques : 8 avril; Ascension : 17 mai; Pentecôte : 27 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.
1918. — Nombre d'or : 19; Epacte : 17; Cendres : 13 février; Pâques : 31 mars; Ascension : 9 mai; Pentecôte : 19 mai; Premier dimanche de l'Avent : 1er décembre.
1919. — Nombre d'or : 1; Epacte : 29; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.
1920. — Nombre d'or : 2; Epacte : 10; Cendres : 18 février; Pâques : 4 avril; Ascension : 13 mai; Pentecôte : 23 mai; Premier dimanche de l'Avent : 28 novembre.
1921. — Nombre d'or : 3; Epacte : 21; Cendres : 9 février; Pâques : 27 mars; Ascension : 5 mai; Pentecôte : 15 mai; Premier dimanche de l'Avent : 27 novembre.
1922. — Nombre d'or : 4; Epacte : 2; Cendres : 1er mars; Pâques : 16 avril; Ascension : 25 mai; Pentecôte : 4 juin; Premier dimanche de l'Avent : 3 décembre.
1923. — Nombre d'or : 5; Epacte : 13; Cendres : 14 février; Pâques : 1er avril; Ascension : 10 mai; Pentecôte : 20 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.
1924. — Nombre d'or : 6; Epacte : 24; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.
1925. — Nombre d'or : 7; Epacte : 5; Cendres : 25 février; Pâques : 12 avril; Ascension : 21 mai; Pentecôte : 31 mai; Premier dimanche de l'Avent : 29 novembre.



# ALMANACH RÉTROSPECTIF

1917

Almanachs de jadis — Lettres de Soldats — Récits de Guerre. — Autour de la Guerre — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. — Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature — La Vie fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle en Caricatures — Questions sociales — Les Loyers — Un peu de géographie — Chronique de la Mode — Sports — La Page du Médecin — Plats de Guerre. —

**INSTITUT PHILOTECHNIQUE** rue Eugène Verheggen, 8  
 — Bruxelles —

Préparation par correspondance à toutes les carrières :

a) Administratives; b) Commerciales et Industrielles; c) Libérales.